

Lettres Inédites D'Octave Feuillet.

Voici une série inédite de lettres tout à fait intéressantes d'Octave Feuillet. Elles ont été adressées à M^{me} Octave Feuillet pendant le séjour du maître aux résidences impériales, et elles constituent dans leur touchante expansion un véritable chapitre pour l'histoire du second Empire.

Nos lecteurs seront heureux de la primeur que leur offre, en souvenir du cher disparu, sa veuve. Ces lettres inédites font parti d'un volume que M^{me} Octave Feuillet va publier chez Calmann Lévy, à Paris, sous ce titre : QUELQUES ANNÉES DE MA VIE.

Paris, 1862

CHÈRE PETITE,

J'ai passé, hier, aux Tuilleries, une aimable soirée. Elle ne m'a donné aucune lumière sur ma candidature, dont il n'a pas été question, mais elle a été d'ailleurs douce et charmante ; faut-il te conter cela par le menu ?

Donc, à sept heures et demie, je débarquais sous le pavillon de l'Horloge, grelottant dans mes bas de soie. J'ai toujours froid. Je monte l'escalier de gauche, et je fais mon entrée à la suite de deux dames, d'une belle laideur ; je salue la princesse d'Essling, ornée d'un toquet de velours à panache blanc. Il y avait un petit nombre de dames et de généraux. Sandeau et sa femme, à ma grande joie, sont arrivés peu de moments après moi, et m'ont tiré de mon isolement. Vers huit heures, on annonce l'Empereur, puis l'Impératrice, suivi pas à pas par le prince impérial, digne et charmant. L'empereur vient jusqu'à moi et me donne la main : — "Je ne vous ai pas dit bonsoir," et il gagna la porte en se dandinant. L'impératrice parcourait alors le front de notre ligne, s'inclinant par intervalle.

Elle avait un diadème et un peigne en diamants d'où s'échappait un chignon à la Grecque.

Elle était éblouissante et fulgurante, vêtue d'un satin argenté et pareille à Diane, sœur de soleil.

On va dîner. La musique des Guides joue le *Barbier*. Je me place entre Sandeau et un chambellan aimable et gai. Il a pour voisin, de l'autre côté, un monsieur qui l'intrigue beaucoup. Il croit le reconnaître pour je ne sais quel loup de mer, et il l'appelle amiral pendant la moitié du dîner. Pendant l'autre moitié, il se rebat et il l'appelle docteur, ce qui m'amuse.

On sort de table à neuf heures. Je cause avec M. Sandeau de la beauté de l'Impératrice ; cette souveraine vient à moi avec sa marche de déesse sur les nues (Saint-Simon). Elle me parle de toi, ma chérie, de ma santé, avec une bonté exquise et détaillée.

Elle me parle de Jacques : — "Pourquoi ne me l'amenez-vous pas ? Il jouerait avec mon fils."

— Si Votre Majesté le permet.

— Certainement ; c'est la génération de mon fils, il faut qu'ils apprennent à se connaître, à s'aimer.

Puis une longue conversation avec Sandeau et moi sur l'âge terrible des garçons, qu'elle appréhende déjà pour le sien, avec mille réflexions pleines de sens et d'esprit, car elle a de l'un et de l'autre à merveille.

Elle nous quitte un moment, puis revient. — Voulez-vous voir mon cabinet de travail ? Mme de Labédoyère va vous le montrer.

Le cabinet particulier de l'Impératrice se compose de deux pièces réunies par une espèce d'arcade, — cela est un pur rêve, un nid de fée, de reine, d'oiseau bleu. Des tableaux, des fleurs, des merveilles d'art, des petits coins, des niches, des retraites, des grottes cachées dans les draperies, derrière des paravents de verdure et de fleurs, avec des lampes dans le feuillage, partout en grand et en petit, sous toutes les formes, des portraits de la pauvre duchesse d'Albe, quelques-uns de la main de l'Impératrice. Une armoire étagère où la marquise de Labédoyère me fait remarquer le chapeau de l'Empereur crevé par la machine infernale de l'Opéra.

Je ne puis te dire tout ce qu'il y a dans ce cabinet de joli, de magnifique, de gracieux et d'intéressant.

Je songeais à me retirer déjà, enchanté de ma soirée, quand l'Impératrice se lève, m'appelle, et s'assoit un peu à l'écart.

— Comment trouvez-vous mon cabinet ? Vous avez vu les portraits de ma sœur, les trouvez-vous ressemblants ? Elle vous aimait. Elle m'avait laissé son album pour vous l'envoyer. Elle était si gaie à Compiègne, vous souvenez-vous ?

Tout cela avec un ton d'intimité qui me touchait profondément.

Puis elle revenait à toi, à nos chagrins, à ton état nerveux et à ton voyage en Ecosse qu'elle comparait au sien.